



LA REVUE LAPSUS

DYSTOPIE

Édition 2019-2020

© 2021 Les éditions du Lapsus

ISSN 1712-2120

Dépot légal- Bibliothèque nationale du Québec 2019

Dépot légal- Bibliothèque nationale du Canada 2019

Février 2021

Membres de l'équipe

Rédactrice en chef

Léa Marcotte

Comité de sélection

Simon Beaulieu (responsable)

Alysson Forgues

Mikael Coté-Morisset

Benjamin Arteau-Leclerc

Mélissa Meilleur

Trésorier

Mathieu Bouchard

Comité des communications

Marielle Lehoux

William-Alexandre Ross

Catherine Leblond

Comité de correction

Samuel Gauthier-Plante (responsable)

Mikael Côté-Morisset

Corinne Gagnon

Ambroise Bernier

Kamille Dicko

Benjamin Arteau-Leclerc

Conception graphique

Alysson Forgues

Illustrations

Sirine Abdallah (couverture)

Mayane

Sommaire

Trou life.....	12
Maxime Fiset	
Les fleurs du tapis.....	18
Aristophane Gourd	
27 Octobre 2039.....	26
Cédric Trahan et Maude Ménard Chicoine	
Argiles.....	32
Étienne Sévigny	
Interaction médécinale 1	38
Penelope Udo	
Pathos-pocalypse.....	44
Cassia P.-S. Narbonne	
Human no more.....	48
Shanice Toko	
Mère laitière.....	58
Mathieu Gingras	
Ainsi naquit l'automne	66
Alexandre Germain	

Nutricap.....	72
Stéphanie Michaud.	
Dégénérescence.....	80
Jessica Dufour	
Le cirque des exploités.....	86
Tristan Bélanger	
Préparez-vous pour l'apocalypse.....	92
Roxanne Trinque	
La dette.....	98
Hélène Laforest	
San Francisco,2019.....	104
Aude Meunier-Rochon	
Flocons en vacances.....	110
Evelyn Gosselin-Mercure	

Trou life

Maxime Fiset

Maxime Fiset se glisse d'un homme endeuillé jusqu'à une adolescente esseulée, d'une verve insolente jusqu'à une virgule maladroite. Libraire et lecteur compulsif, il participe à des cercles de lecture et offre sa passion à ses proches. Des voix narratives palpitent dans ses tempes et l'accompagnent depuis sa jeunesse. Titulaire du défunt baccalauréat intégré en littérature et philosophie à l'Université Laval, il a terminé un certificat en création littéraire pour leur offrir une scène.

Le Vieux-Gamin est en retard. Encore une fois. Assis dans un tunnel, près de l'équipement de forage, Museley compte les minutes, les secondes, accompagné des gouttelettes qui ont traversé plus de 12 000 mètres de béton et de strates de pierre, pour finir échouées sur la pointe de sa botte. Elles sont grisâtres, brunes, poussiéreuses, parfois rouges, mais elles ont connu la surface. Elles ont connu le ciel. Il ne peut s'imaginer à quoi peut ressembler un monde de gratte-ciels, s'allongeant telles des racines pour s'abreuver de nuages.

Il secoue la tête. Il déteste rester sur place ; s'occuper plutôt que de rêvasser, voilà ce dont il a envie. Alors, comme chaque fois qu'il attend, Museley compte : les secondes, les gouttes d'eau, ses cheveux, ou même les ampoules.

Certaines font des soubresauts, clignent, indice que leur vie bourdonnante s'achève. Pour les mineurs, une ampoule mourante est un mauvais présage. Le signe d'un malheur prochain. Mais, ce dont Museley est sûr, c'est que les contremaîtres donnent un coupon-ration quand on rapporte dix ampoules fêlées. Tout se recycle ici.

Il paraît qu'à la surface, selon le Vieux-Gamin, les ampoules existent sous toutes les formes, toutes les couleurs, et qu'elles vivent éternellement.

« Je te jure, Museley, il y en a partout. Ça brille encore plus que le chrome ! Il y en a même dans les airs. »

« Dans les airs ? Comme des drones de surveillance ? »

« J'sais pas. Je les ai jamais vues bouger. »

Comment accroche-t-on des ampoules dans le ciel ? Qu'importe. Pour qu'elles puissent briller, elles ont besoin de gens qui travaillent dans le noir. Comme lui. Ça, c'est une certitude. La surface a toujours soif d'énergie thermique.

Des bottes troublent le clapotis des gouttes et le Vieux-Gamin clopine dans sa direction. Enfin ! Il commençait à se désespérer.

Chaque quart de travail, il est de plus en plus en retard ; chaque chiffre, ses cernes se creusent. Cela se fait sentir sur leur rendement. Son sourire aussi s'est affaissé depuis hier.

« Ça va tu le même ? T'as une face d'enterrement... »

« Oui, oui. j'suis top shape, Museley. »

Il s'efforce de tendre les commissures de ses lèvres. Ses yeux sont rouges et ses joues, humides.

« Arrête de me niaiser. Si faut travailler sur la foreuse au plasma, j'ai besoin que tu sois concentré. La tête vide. »

« J'ai été renvoyé de l'école... Les cours, c'est fini pour moi. »

Museley tressaute. Ça, c'est une surprise. Depuis quelque temps, le Vieux-Gamin avait la lubie de trancher dans ses économies pour apprendre à lire, à écrire, et même à parler anglais. Il ne pouvait pas fermer sa gueule là-dessus. S'il obtenait de bons résultats, il comptait tenter l'examen pour devenir contremaître. Un meilleur salaire. Peut-être même un appartement à seulement deux kilomètres de la surface. Du moins, c'était son projet.

« Comment, renvoyé ? J'pensais que t'étais bon. »

« Trop de retards. Voilà comment. »

Museley hoche la tête. Il comprend maintenant le problème, c'est évident. Ils doivent forer des tunnels, tailler la pierre, installer des génératrices géothermiques, et ce, toujours plus profondément. Toujours plus loin de l'école, située au quinzième étage d'un immeuble.

Tranquillement, cette mine l'absorbe. Comme elle l'a absorbé, lui.

« Je... J'sais pas quoi te dire, le même. »

Il resserre son manteau de travail et inspecte son casque, tournant le dos à son collègue. Une ampoule s'était éteinte, définitivement.

« Mais, tu sais, c'est comme ma grand-mère disait. On est né pour un p'tit pain. »

Le Vieux-Gamin poursuit sa vérification. Qu'est-ce qu'il pouvait répondre à cela ? C'était la vie après tout, et on ne s'obstine pas avec la vie. Museley tousse, la voûte au-dessus de sa tête semblait s'être alourdie.

« Oh. Avant que j'oublie. »

Le Vieux-Gamin fouille dans la poche intérieure de son manteau et lui tend une feuille de papier.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Museley la déplie. Des lignes noires et des drôles de formes sur fond blanc.

« J'suis à court d'argent, alors pour ta fête, j'ai écrit ton nom. Pour que tu saches à quoi il ressemble. Bon anniversaire, Museley. »

Les fleurs du tapis

Aristophane Gourd

Je suis étudiant en anthropologie. J'ai choisi le chemin des sciences sociales pour tenter de mieux comprendre les relations entre les sociétés humaines et les natures. La modernité a relégué la nature aux limites de l'écoumène pour y voir naître des individus totalement affranchis de celle-ci. Cette idée d'extériorisation des humains du monde naturel et le sentiment orgueilleux de supériorité qu'elle entraîne semble être au cœur du défi environnemental qui fait tant de bruit actuellement. S'il s'agit d'un défi logistique et technique, il s'agit d'autant plus d'une question d'ordre philosophique et même spirituel selon certains. Comment redonner un sens du sacré à une nature inerte réduite au statut de ressource exploitable ? Comment faire redescendre la vision marchande du monde de son piédestal dogmatique pour la ramener à égalité avec d'autres valeurs com-

me celles offertes par l'écologie et la poésie. Ce sont des questions qui me fascinent et qui m'amènent de temps à autre à l'écriture. L'émerveillement devant la beauté du monde après une promenade en forêt et l'espoir suscité par des millions de gens qui marchent ensemble pour la défendre m'inspirent beaucoup. Je m'adonne donc parfois à la poésie dans des manifestations ou dans des séances du Bureau d'audience publique sur l'environnement. Concernant Les fleurs du tapis, il s'agit d'un texte ayant vu le jour suite à une relecture du Petit prince.

S'enfarger dans les fleurs du tapis et en faire un bouquet de perte d'équilibre. À plat ventre, sans pétale, le parfum enivre, il faut le suivre comme l'abeille sans crainte de perdre son miel. L'odorat, aveuglement, nous mènera bien à la plage. Voilà l'écume qui s'affole, elle remplit nos coupes de saveurs lointaines. Un peu avant le crépuscule, le temps devient pastel et les possibles s'illuminent doucement. Mes yeux éblouis par la douceur florale et nos cœurs en lucioles d'avant l'aube font que nos solitudes, au milieu de la baie, scintillent à des milles à la ronde.

Nos mouvements sont marqués d'une longue trainée de bioluminescence. Tout s'agite dans le cœur de cette soirée que la raison ignore.

Et une nuit,
longue, chaude, oscillante.

Du rêve de la nuit dernière, j'en oubliais presque l'essentiel. Il s'était conservé quelques souvenirs vagues. Je crois bien me rappeler d'un tapis de myosotis et de quelques asclépiades, du vent et du mouvement des verges d'or. Tant d'images d'un rêve fragmenté qui laisse un simple sentiment, une émotion, une vibration quelconque. Je me remémore la mer, les rivières et cette joie qui marchait dans nos pas. Avant d'oublier complètement, il fal-

lait retourner par les bois, trouver le chemin des fleurs, celui qui mène à la baie.

Je marche dans le sentier menant vers la plage. Par un coup de vent de lucidité, je me souviens, c'était un trille, un trille rouge! Mais où est-il? Il n'y a pas une seule fleur dans les parages.

Je m'approche de plus en plus de la plage, l'air se remplit alors de vibrations sonores intrigantes. Des bruits graves et sourds, il y a des voix aussi.

- Vous cherchez quelque chose?

- Non, absolument rien... Enfin, je cherche une fleur, je crois bien l'avoir vue hier.

- Hier? C'est impossible, il y avait des fleurs ici avant, mais ça fait des mois que nous travaillons sur ce chantier.

C'est vrai? De quelle sorte de chantier parlez-vous?

- Mais vous ne savez donc pas? La cimenterie mon vieux, on en parle tous les jours au village!

- Une cimenterie? Quelle horreur!

- Mais c'est une richesse pour la région!

- Peut-on être riche sans les fleurs?

- La richesse peut acheter toutes les fleurs du monde ...

- Pourtant, vous ne pouvez pas me rendre le trille rouge que j'ai vu la nuit dernière. Il était unique ...

- Mais oui! C'est vous, je vous replace maintenant!

- On se connaît?

- La nuit dernière, un collègue qui surveillait le chantier nous a appelés, il a aperçu votre corps flotter au milieu de la baie. Mon ami, vous étiez complètement ivre!

- Vous auriez dû me laisser tranquille, petite baignade nocturne, je suivais le parfum du lilas.

- Vous devriez nous remercier! Vous vous seriez noyé sans notre aide.

- Merci bien, mais qu'avez-vous fait de la fleur?

- Mon pauvre ami, elle est le fruit de votre imagination. Je retourne au chantier, bonne journée, faites attention à vous!

- Au revoir...

Mais sur quelle sorte de planète la richesse pouvait-elle faire disparaître les fleurs?

J'aperçois un monstre à l'horizon, un bruit sourd, une tache noire, coupant les ailes des oiseaux, se sauvant avec les fleurs transformées en chiffres. Au cœur de cette forêt brumeuse, je me demande bien où est le beau trille rouge.

*Et un hiver,
froid, sombre, venteux.*

C'est alors que la douceur du printemps chassa tranquillement le froid mordant qui figeait nos consciences. Le bloc de glace qui enfermait nos pensées entra en fusion. Changea de forme, ruissela sur un tapis de feuilles et de pétales, vestige des saisons passées dont les couleurs habitent encore la mémoire.

Du haut des montagnes jusqu'au fond des vallées, l'hiver affiche le dégradé d'un changement attendu. Combien de gouttes de tristesse, de rêve, de colère et d'espoir avions-nous besoin pour faire naître le torrent, pour que le ruisseau sorte de son lit, pour que l'eau vive, pour que les tiges du trille se frayent un chemin dans les fissures?

Face à la laideur et l'angoisse, syndrome d'une solitude tremblante, un courant de force exponentielle nous invite à joindre une nouvelle saison. Mais prenez garde, il est si facile de s'enfarger dans les fleurs du tapis.



Mayane

27 Octobre 2039

Cédric Trahan
Maude Ménard Chicoine

Cédric Trahan et Maude Ménard Chicoine sont poètes. Maude œuvre dans le milieu écologique et communautaire, Cédric dans le milieu éditorial. Une même écoanxiété les animait. Il et elle ont alors décidé d'allier leur vision, leur expertise et leur écriture.

avec le temps l'appart s'est rétréci
le salon demeure le salon
la chambre la chambre
mais j'étouffe

on ne touche plus au thermostat
j'ignore combien de fenêtres il me faudrait
je ne serai jamais
satisfait.e

trop petit trop humide les plantes ne meurent plus

ça a tellement changé

une forêt de drones
enregistre la fumée
qui s'éparpille au-dessus
de la canopée

les plantes perlent
moi je n'y arrive plus
je suis trop desséché.e pour ça

le sommeil se cache loin
sous la tyrannie de mes rêves
de fan et d'eau glacée

ici
les conifères s'embrasent
les érables s'embrasent
et nos poumons
respirent à brûle-pourpoint

ici
le ventilateur tique
ça me rappelle la régularité
du mur d'anti-émeutes qui hier encore
frappaient métronome
sur leurs boucliers

les esprits s'échauffent
comme les maisons

les bottes fondent sur l'asphalte molle

il fait presque trop chaud

pour se fâcher

le ruisseau qu'on visitait
n'avait jamais eu cette couleur
où sont passés nos amis
les poissons

voilà qu'on ne dort plus
écrasé.e.s par la chaleur
écrasé.e.s par le système
on mijote notre vengeance
à feu doux

j'entends une vitre
casser dans la nuit

la quincaillerie du coin
va encore se faire voler
ses derniers climatiseurs

on se croirait durant la crise du verglas
mais à l'envers
interminable
suffocante

ce n'est plus une crise
c'est le quotidien

il y a longtemps qu'on a dormi en cuillère
anyways qui voudrait
faire des p'tits maintenant

l'archaïque TVA nous projette en rafale
Ice Age et The Last Winter
pour geler nos rages de révolte

il est un peu tard
pour se contenter
d'un pot Mason
afin d'éteindre
le brasier climatique

Argiles

Étienne Sévigny

Étienne Sévigny est un jeune facétieux à l'imaginaire débordant, pour qui rien n'est pire pour une société que de s'oublier.

Les argiles rosées tombaient sous les rafales sauvages du vent du nord. La rocaille grondait en déboulant la côte saillante au milieu de la plaine désertique, assourdissant paysage au milieu d'un orange sanglant. L'eau abonde en une chute soupirant sa mort depuis si longtemps inéluctable, accueillie comme la plus sainte des salvatrices. Des cris épars densifient l'air qui fouette mon dos. L'écoulement aquatique noie mes jambes terreuses, et mes bras accrochés aux maigres excroissances végétales, jusqu'à disparaître sous la douleur primordiale sont comme autant de larmes qui créent le seul et unique lien entre le ciel et mon cœur. Chaque petite rocaille taillade sans merci mes mollets enracinés et mes cuisses, amenant avec elle autant de coupures minérales et de filets bourgognes qui alimentent à leur tour le torrent inarrêtable. Que se passerait-il si une force inarrêtable rencontrait un objet immuable? J'ai la réponse. L'extase. La jouissance exquise de savoir que plus rien ne pourra être ressenti dans mes pieds exsangues d'être restés trop longtemps emprisonnés dans la vase, coupés de tout contact avec les errances de mon corps malmené. De cesser toute existence en soi. Je deviens un monument ecchymosé du désir. Je sens les vieilles blessures se rouvrir sous l'affluent sauvage. Dévider chacun des sens, arracher la chair autour de l'os pour redevenir un — une? — avec mon corps. Un grand monument de pierre et de terre, de chair, aucune fondation ne peut

être plus solide que le corps purifié par sa propre nature. Autour de moi flottent corps végétaux et de chairs.

Pour combien d'éons passeront avant que je puisse revivre, avant que les landes argileuses, nouvelles-nées d'une mère indisciplinée et sans pitié, ne m'accueillent comme une des leurs? Des bras cassés de calcaires poussent de mon tronc indompté et accueillent dans leurs paumes sèches la grâce de tous les astres qui ont fait des rivières d'argile leur miroir. Mes os achèvent leur mue et percent ma peau distendue et tachée de vie pour s'extirper dans un ancien monde plus vierge que l'âme intouchée du sphinx calcaire, dernier vestige de l'inconnu. Quelques herbes piquent le ciel d'au travers les océans beiges et bruns, âpres survivantes immortelles sans désir que d'assister encore une fois à un renouveau primal. Mes jambes sont depuis ancrées dans l'espoir qu'un jour elles seront fracassées par des vents nés de la lumière solaire, mes jambes seules au milieu d'une mer de tempêtes statiques respirant au rythme des souffrances immuables, et des vagues féroces, sans pitié. Mon corps accueille, ouverture insaisissable, les sifflements brûlants des quarantièmes qui rugissent leur haine des eaux infinies, et les languissants hululements des cinquantièmes, dont le seul héritage ne sera que leurs hurlements caverneux qui hantent leur maigre royaume. Des feuilles orphelines trouvent refuge dans mes crevasses, des terres solitaires,

que désertent quelques oiseaux faméliques dès que les premières gouttes de pluie s'ancrent sur mes épaules larges et mitraillent les mers agitées par l'incertitude.

L'argent des nuages s'efface sous le retrait du Soleil, aussitôt remplacé par d'innombrables étoiles, comme autant d'yeux fustigeant leurs filles qui les auraient déçues. Un amour doucereux s'abat sur moi, et je déclame ma douleur, l'absence de la colère acide du jour, la bonté me semble si étrangère. Seules les lumières dansantes, les plus gracieuses des héritières des temps révolus, enchantent encore la pierre incisive qui forme mon corps désolé le soir venu. Les aurores chantantes se font rédemptrices de l'impardonnable, après la haine féroce du Soleil ardent.

Du haut de mon nouveau perchoir, je peux enfin contempler les restes du vaste inconnu qui un temps me fut si familier. Des refuges qui abritaient nombre familles ne restent que quelques saillies métalliques ici et là, que je ne peux percer de mes racines. Y retournent à leur état originel d'innombrables créatures qui me voyaient comme des leurs. Je leur retourne maintenant la formule. Eux comme moi, maintenant, poussières et argiles nous étions, et poussières, et argiles nous redeviendrons. Mères, pères, sœurs et époux et épouses — quelle importance, seuls sont vrais les arbres qui grandissent, les montagnes qui dorment, les asticots

qui digèrent l'artificiel, les mouches iridescentes qui me peuplent. Le monde est enfin un cimetière à ciel ouvert, et nous, moi, la nature, apaiserons nos origines.



Sirine Abdallah

Sirine Abdallah



INTERACTION MÉDICINALE RELEVÉ 1

Pénélope Udo

Jeune écrivaine cachotière, elle publie ses pensées au fond des tiroirs de son bureau. Parfois, par frivolité, elle les lance en l'air, en espérant que le monde autour d'elle attrape au vol une vague d'optimisme et d'absurdité qu'elle se donne la mission de créer.

SACHA – Monsieur Sullivan?

POLO – Oui, c'est moi.

Polo était grand, le visage maigre. On lui avait bandé le tour de son crâne, il avait encore sa chemise déboutonnée. Il était debout à regarder les murs du bureau du médecin. Les murs étaient beiges, immaculés.

POLO – Vous voulez me parler?

SACHA – En fait, je dois vous parler, c'est dans le protocole. Cigarette?

POLO – Non merci, j'essaie d'arrêter.

SACHA – Pour des raisons économiques?

POLO – Non, pour ma santé.

Le médecin haussa des épaules. Il ouvrit sa boîte métallique et s'alluma une cigarette avant de se la coincer dans le bec.

SACHA (*expirant la fumée*) – En ouvrant votre boîte crânienne à des fins de curiosité, nous avons vu dans votre cerveau un monde à part. Des taches vertes, des pustules violettes, des sécrétions orangées, bref, un tableau plutôt dégueulasse. À première vue, nous avons pensé qu'il s'agissait tout simplement d'une infection cervicale, rien d'inquiétant, 87% des gens vivent quotidiennement avec ce genre d'infection. Mais nous avons remarqué que pendant votre anesthésie, une légère flamme s'animait dans votre hémisphère droit.

POLO – Cette flamme n'est pas normale?

SACHA – Absolument pas. Après mes 47 ans de carrière à temps double, vous êtes le premier cas de cette... anomalie.

Sacha s'assied à son bureau et se mit à gratter le dessous de ses ongles à l'aide d'un crayon.

POLO – Est-ce que c'est grave?

SACHA – Je ne sais pas, à vous de me le dire.

Polo regarda Sacha d'un œil confus.

SACHA – Vous avez une dimension dans votre cerveau qui refuse toute rationalité. Cette flamme vous rend tout simplement susceptible à votre environnement et va vous procurer des sensations qui sont au-delà de l'inconfort. Certaines vous feront pleurer, d'autres sourire, parfois rire, ou vous rendront nerveux, et vous ne pourrez rien y faire et vous ne pourrez vous y adapter. (*Silence*) Vous devez comprendre que votre confort est compromis avec une telle condition.

POLO – Je vous avoue ne pas bien saisir, je suis un peu embêté même.

Sacha désigna Polo avec un regard de déception.

SACHA – Voilà, ça se manifeste déjà. Avez-vous trouvé Monsieur Sullivan...

POLO – Polo, vous pouvez m'appeler Polo.

SACHA (soupirant) – Donc comme je disais Monsieur

Sullivan, avez-vous trouvé récemment que vous agissiez étrangement?

POLO (réfléchissant) – Mmm, je ne sais pas trop. Ma femme m'a fait remarquer dernièrement qu'elle trouvait étrange que je souris aux gens que je croise dans la rue.

SACHA – Étrange en effet.

POLO – Quand j'y pense, je faisais le ménage de notre grenier et j'ai découvert un recueil de textes, poussiéreux, très négligé. Des poèmes, vous connaissez?

SACHA – Des poèmes?

POLO – Ce sont des écrits qui ne veulent rien dire de concret.

SACHA – À quoi bon?

POLO – Mais depuis la lecture de ceux-ci, j'ai commencé à me sentir très différent. Plus léger.

SACHA – Pourtant je ne vois aucune perte de poids à votre dossier.

POLO – J'ai rapporté ce recueil dans ma chambre. Chaque soir, j'en lis une dizaine de pages. Plusieurs chapitres abordent des termes incommodes; rêve, amour, liberté, espoir, tristesse.

Silence. Le docteur regarda son patient avec beaucoup d'incompréhension avant de se lever d'un bond de sa chaise et enfiler son manteau.

SACHA – Je dois quitter. Les nouvelles passent dans une

heure et je dois me rendre chez moi.

Sacha échangea un bref salut de la tête avec Polo.

SACHA – La seule recommandation que je peux vous faire Monsieur Sullivan, tuez-vous à la tâche, essayer de focaliser sur votre boulot, sur le rendement. Les symptômes vont peut-être se dissiper. Et pour votre santé mentale, rangez-moi ce foutu recueil. Nous avons assez de termes incommodants, croyez-moi.

Sacha ouvrit la porte à Polo avant de s'éclipser en vitesse en jetant son mégot au sol. L'air confus, Polo regarda autour de lui puis constata la première neige de décembre. Il inspira un bon coup, sortit son recueil de sa poche, le sourire aux lèvres, et quitta le cabinet.

Pathos-pocalypse

Cassia P.-S. Narbonne

Cassia P.-S. Narbonne s'intéressait à la poésie et à l'autofiction avant même ses études littéraires à l'Université Laval. Voyageuse se passionnant pour les langues, elle s'inspire de ses périples dans sa pratique créative. Elle est militante féministe et pour la défense des droits LGBTQ+ et des personnes marginalisées.

Engouffrés
Au bout des mots
Vos appels demeurent
Comme un écho translucide
À même la paresse
Après les nuits insomniaques
Les voix mourraient par interstices
C'est comme si on les avait tirées
Bang... Bang my loves
Comme des prises de quelques sous
À faire rôtir au chalet le dimanche

Les tours d'appel silaient
Crrsssss-tssssss
À-en-perdre-ha-leine
Envoyaient des signaux de détresse
À l'aide - à l'aide - à l'aide
La chaleur s'immisçait
Par ce matin d'été
On avait peine à croire que ça
Aurait pu être autrement
Une certitude planait
Comme si on avait
Écorné les résistances
Tout était limpide
Là-bas se dessinait une croix
Un arrêt avait été posé
Quiconque allant par la ville
Serait ligoté et mis à mort

Puis après
le premier carnage
On avait commencé
À se dresser dans les camps
Les corrompus abdiquaient
Les triomphants avaient enfin obtenu la paix
Passant du silence à la parole
Il leur faudrait ensuite rebâtir
sur les décombres
Une tout autre humanité
À en imaginer toute l'ampleur
Descendre par le chemin le plus long
Contourner les cendres
Arriver là où le pays est en fleurs
Humer le possible après la décrépitude
Misanthropie musculaire
Se rappeler :
« Je sens ce combat jusque dans mes entrailles »

La chute est légère ensuite
Pour respirer au sol
Se coucher sur la terre molle
Abondante
Étirer une à une ses phalanges
C'est là pourtant
Au bout des doigts
Rien n'est dit
Le tout émerge
Savoir que l'amour existe

Human no more

Shanice Toko

Étant née et ayant grandi à Paris, j'ai décidé en 2019 de prendre mon courage à deux mains et de poursuivre mes rêves en venant étudier au Canada. Je suis étudiante de 1er cycle au baccalauréat en études littéraires avec une concentration en études cinématographiques. L'écriture est une passion que j'ai depuis l'enfance. J'ai toujours aimé raconter des histoires et créer des personnages. Mon rêve était au départ de devenir écrivaine. Mais en grandissant, je me suis rendu compte que je voulais absolument que le lecteur voie ce que je vois, ce que je veux lui montrer. J'ai alors eu un déclic : « c'est des films qu'il faut que je fasse, pas des romans. » Je me suis alors convertie à l'écriture

de scénarios, avec l'espoir de pouvoir en faire des films un jour. Mais grâce au cours d'initiation à la création littéraire que j'ai suivi cet automne avec (le génialissime) Vincent Lambert, j'ai retrouvé cet amour pour l'écriture romanesque, alors que je pensais avoir perdu toute capacité d'écrire. C'est donc dans le cadre de ce cours qu'est né mon texte sur le thème de la dystopie. J'espère qu'il plaira, et surtout, que les messages qu'il porte vous atteindront.

Barbelé. Arbre mort. Herbe sèche. Nuage en forme de nuage. Rat. Carcasse qui se fait bouffer par des charognards. Poupée démembrée. Barbelé. Barbelé. Je ne sais pas pourquoi aujourd'hui, j'étais sûre que ça allait changer. Mais le Monde Extérieur est toujours le même. Je ferme finalement le rideau, l'hymne d'éveil collectif retentit au même moment. Je tente de me lever et ça n'a pas manqué : comme tous les matins, je me cogne la tête contre le lit du haut, celui d'Amanda, qui ne rate évidemment jamais une occasion de se moquer de moi. Elle descend de son lit comme à son habitude, comme s'il n'y avait pas d'échelle, et se met à sautiller en s'appuyant sur mes épaules et en piaillant : « Cinq ans ! Cinq ans ! Cinq ans ! Alors, qu'est-ce que ça fait ? » Je lui marmonne une réponse à peine compréhensible. Ça fait aujourd'hui cinq ans que je suis au service de notre merveilleuse société, cinq ans que je vis à bord du Train de la Vie Éternelle. Il paraît que ça fait des décennies qu'il traverse le Monde Extérieur à grande vitesse. Personne ne sait où il va ni s'il s'arrêtera un jour, et personne n'a l'air de vouloir en savoir plus que ça. En tout cas, je suis fière d'y vivre, tout le monde n'a pas cette chance. J'enfile mon uniforme de jour et Amanda et moi nous dirigeons vers la grande salle de rassemblement. Wagon n°100, 3ème étage. Nous nous y retrouvons tous les jours à six heures pour la récitation matinale. Dans l'immense amphithéâtre, tous les membres sont regroupés par département. Dernières

arrivées, Amanda et moi essayons de nous faufiler discrètement vers les sièges du département textile. La bouche et les yeux d'Amanda s'ouvrent soudainement, comme si elle avait vu le grand Rodney en personne... et c'était le cas. Tout le monde se lève et applaudit six fois de manière frénétique, puis tend les deux bras vers le ciel et prononce une phrase dans une langue que je n'avais jamais entendue. Je n'avais jamais vu ça avant. Et c'est la première fois que je vois M. Rodney en chair et en os. Je commençais à douter de son existence. Il est « le Sauveur », « le Créateur », celui grâce à qui ce train existe. Ses visites ici sont rares, il passe beaucoup de temps dans le Monde Extérieur, à aider tous ces pauvres gens. « C'est la première fois en six ans ! » me chuchote T-973, excité comme un enfant, avec un sourire gigantesque qui n'atteint pas ses yeux dénués de vie et cerclés de noir. J'ai presque envie de lui dire d'arrêter, de peur que ses joues à peine recouvertes de peau ne se déchirent. Je ne l'avais jamais vu sourire ni montrer le moindre signe de joie. Un peu comme la plupart des membres. M. Rodney est bien plus jeune que je ne l'imaginais. Au plus la cinquantaine, cheveux poivre et sel brossés vers l'arrière, bouc parfaitement tracé, costume couleur taupe, cravate rayée, chaussures noires luisantes, montre avec bracelet en cuir brun et anneau en or sur l'annulaire de la main droite. Cette cravate... on dirait celles qu'on a faites le mois dernier... M. Rodney a prononcé un discours, puis

nous avons fait la récitation en sa présence. Pour terminer, nous avons dit la devise, la main sur le cœur: « Travail ! Obéissance ! Uniformité! Telles sont nos vertus, membres du Train de la Vie Éternelle ! » M. Rodney nous a ensuite invités à quitter la salle et à rejoindre nos départements respectifs. C'est au wagon n°32 que nous travaillons, Amanda et moi. On confectionne toutes sortes de vêtements et accessoires, pour les gens de l'Extérieur. Ce matin, ce sont des jeans Levi's. Alors que je m'apprêtais à coudre mon 465e bouton, je m'aperçois que ma bobine est vide. « Psst ! Amand- euh... T-267 ! J'ai plus de fil ! » chuchotai-je. Roberta, la chef du département dont le bureau est placé juste en face de moi, me fixe avec ses yeux glaçants et globuleux. La première période de travail touche à sa fin, nous devons chacun notre tour aller au bureau de Roberta lorsqu'elle nous appelle, pour lui faire un rapport de production. Mes coéquipiers se lèvent à tour de rôle, et quelque chose attire mon attention : un petit drone entre par une fenêtre, vole en rasant le sol jusqu'à ma table de travail, dépose une enveloppe à mes pieds et ressort aussitôt. Je regarde autour de moi, personne ne semble avoir remarqué. Je me baisse pour la ramasser et l'ouvre discrètement : une photo, sur laquelle une famille joyeuse – un homme, une femme et deux enfants – pose devant l'objectif autour d'une table bien garnie, dans une salle décorée avec finesse. Ils sont tous sur leur 31, et je suis presque sûre d'avoir déjà vu la robe de cette femme

quelque part. Au verso, un petit mot est inscrit :

Joyeuses fêtes Meghan ! Nous nous retrouverons prochainement...

-Ta famille du Monde Extérieur

« Meghan ? » pensais-je. En retournant la photo, une impression de déjà-vu me foudroie. Mon corps est figé, je n'arrive plus à détourner le regard. De l'herbe verte. Un soleil éclatant. Des enfants qui rient. Souffler des bougies. Du sable chaud. Embrasser un être aimé. M'endormir dans les bras de... cette femme ? Je regarde son visage à nouveau, une larme coule le long de ma joue. « T-777 !!! » Je me prends soudainement une gifle énorme. Je reviens à mes esprits, et les yeux de Roberta sont là, prêts à sortir de leurs orbites, et les veines qui sortent de ses tempes n'annoncent rien de bon. Tous les regards sont posés sur moi. « Ça fait un million de fois que je t'appelle bordel, qu'est-ce qu'il t'arrive ?! Combien ? » Je lui réponds d'une petite voix : « 512...512 boutons ». Elle secoue la tête avec déception. Ses yeux se baissent et aperçoivent la photo que je tiens encore en main. Nos regards se rejoignent et je me mets à trembler. Elle m'arrache la photo des mains, l'inspecte un instant, et me tue du regard avant de retourner à son bureau, sans dire un mot. « Dégagez ! » nous dit-elle finalement de sa voix irritante. Les bruits

de pas et de grincements de chaises envahissent la salle. Amanda s'approche de moi, l'air confus et intrigué :

-C'était quoi ça ?

-J'en sais rien, mais pour la première fois depuis que je suis ici, je suis pas sereine.

En partant, je regarde une dernière fois Roberta. Elle a toujours la photo à la main et s'est mise en retrait pour parler au téléphone. Malgré ses murmures inaudibles, je réussis à capter une phrase : « Il y a des rebelles à l'Ex-térieur, et ils l'ont retrouvée. »

Le lendemain, Meghan se réveille sur un lit d'hôpital, agressée par des lumières blanches éblouissantes. Ses bras et ses jambes sont attachés, elle n'a de toute façon pas assez de force pour faire le moindre mouvement ou émettre le moindre son. Des voix bourdonnent et entre ses paupières lourdes, elle aperçoit des silhouettes floues s'agiter. L'une d'elles s'approche : « Heureux de vous retrouver, T-777. J'ai simplement une question à vous poser et un test à vous faire passer, ce ne sera pas bien long ». L'homme en blouse blanche fait un signe de tête à ses collègues qui mettent en marche une machine.

- Première question, facile : comment vous appelez-vous ?

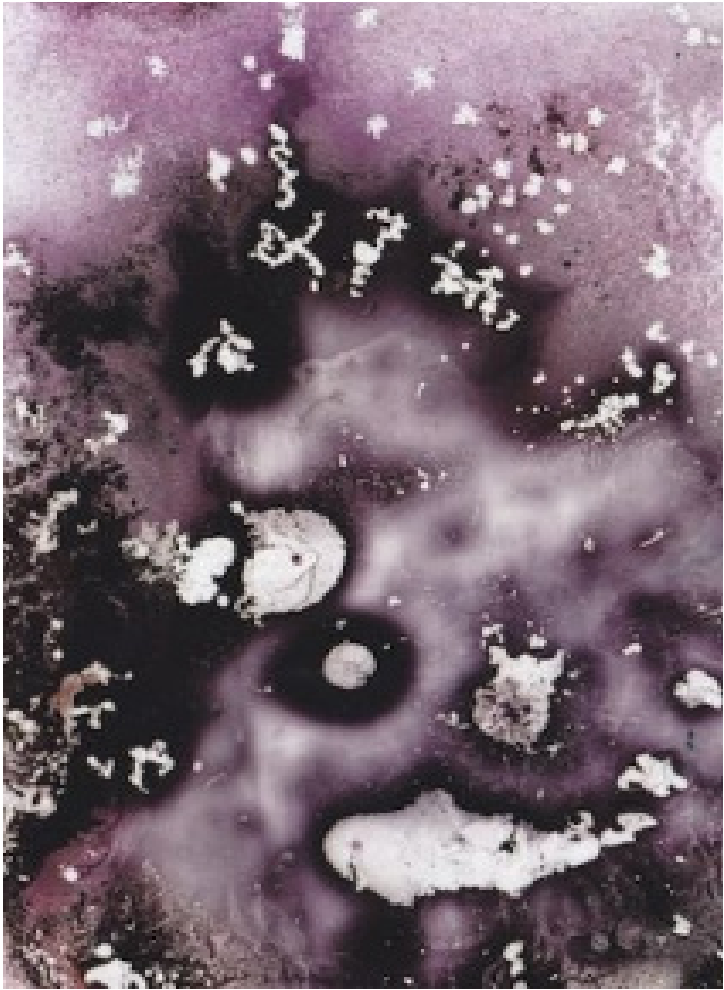
-M-Meghan... répond-elle d'une voix faible.

Elle se met à hurler. Une décharge électrique de 150 volts traverse son corps. « Mauvaise réponse ! » dit l'homme, avec un sourire malsain. « Allez, on va vous donner une deuxième chance. Comment vous appelez-vous ? » Même réponse. L'homme en blouse blanche commence à perdre patience. Il lâche un petit rire nerveux avant de crier « 300 VOLTS ! » Ses collègues exécutent. L'énergie qu'il reste à Meghan ne lui permet que de gémir. Sa respiration est lourde et lente. L'homme reprend son calme et rapproche son visage de celui de Meghan, au point où leurs nez se frôlent : « Vous êtes un membre à part entière et exceptionnel de notre société, c'est pourquoi je n'ai aucune envie de vous ôter la vie aujourd'hui. Je vous pose la question une dernière fois. Quel est votre nom ? » De la bave dégouline de la bouche de Meghan, sa mâchoire est complètement désarticulée.

-hé...hept hent hoihante...hix-hept...

Un sombre sourire illumine progressivement le visage de l'homme à la blouse.

-Heureux de vous retrouver, T-777.



Mayane

Mère laitière

Mathieu Gingras

Mathieu, étudiant au certificat en création littéraire à l'Université Laval, s'accroche désespérément à son ultime cellule. Tristement, c'est une cellule de crise. Dieu le garde!

Exténuée, vide mais pleine, elle émerge du sommeil artificiel dans lequel elle s'est plongée après l'accouchement. Trop excitée pour dormir, malgré l'épuisement. Mais maintenant, elle regrette. Elle voudrait le prendre dans ses bras, le coller sur sa poitrine, sentir son cœur battre contre sa peau; l'aimer.

L'esprit engourdi, elle scrute les éléments du décor. Des murs blancs, immaculés. Une petite table en pénitence dans un coin, une chaise, une carte de souhaits. Elle sourit, on pense à elle. Aucune fenêtre. Un plafonnier projette une lumière rassurante, ni trop forte, ni trop faible. À sa gauche, une potence et un soluté, relié à son bras. Sur la plateforme pivotante assujettie à son lit, un verre d'eau, un sachet de suppléments, un bouton rattaché à un fil. Elle le presse.

Une femme en blouse blanche se présente aussitôt, examine ses pupilles, prend son pouls, lui fait une piqure; sourit enfin :

— Voudriez-vous voir votre enfant ? Ce sera bientôt l'heure de l'allaitement, en aurez-vous la force ?

Elle n'en est pas certaine, mais a tant envie de le voir.

Sur un fauteuil roulant, l'infirmière la conduit à la maternité. La salle, étroite, ressemble à un couloir. Des ride-

aux tirés de part et d'autre l'isolent des gens qui murmurent et remuent de chaque côté. De puissants néons crachent une lumière aveuglante ; elle s'en détourne. Sa vision se brouille, mais elle l'aperçoit : si beau, si parfait, joufflu et rose. On le dépose dans ses bras, elle sort un sein, le chérubin est tendu et crispé, mais tête d'instinct. Elle se sent pleine, investie, vivante. Elle est mère.

Devant elle se dresse un mur de cases réfrigérées. Des employés se succèdent en un va-et-vient perpétuel : on remplit les cases, les vide, on se presse dans le couloir, s'affaire tout autour dans un silence traversé de succions humides et satisfaites. Les corps s'effilochent, se dissolvent en traînée luminescente. Une mélopée sourd des tréfonds de sa conscience; elle chantonne, dodeline en cadence, prend la mesure de son bonheur : elle est mère, pleine et vivante.

Une silhouette vaporeuse récupère l'enfant; une voix désincarnée lui promet qu'elle le reverra bientôt. On la ramène à sa chambre. Une infirmière apporte le bébé dans la pièce adjacente, l'ouvre. En sort un sac, se dirige vers les casiers et y place le lait maternel. La poupée est désinfectée, puis connectée au cordon d'alimentation.

Du plafonnier gouttent des ombres qui sur les murs dansent et chatoient. La petite table piaffe dans son coin, se dresse sur ses pattes de derrière; la chaise s'agite, impa-

tiente; la carte volette, papillonne au-dessus du lit. Une nuée blanchâtre l'aide à se glisser sur sa couche, ouvre le sachet de « vitamines », le lui fait boire. Le plafond ondule, l'hypnotise. Vite, elle s'endort. L'employée ferme la lumière, se retire, revient avec un verre propre et un nouveau sachet de somnifères. Elle replace l'intraveineuse, un ruisselet de psychotrope s'écoule du soluté, pénètre à nouveau son corps, son esprit.

Dans les chambres adjacentes, d'autres femmes émergent. Exténuées. Vides mais pleines. Heureuses, elles sont mères.

Dans l'aile des gavages, des bambins par centaines piaillent, dorment ou s'éveillent. Le personnel bourdonne entre les alvéoles, nettoie les capsules d'incubation, remplace les sacs vides dans les machines qui alimentent les petits clones; des nouveau-nés sont amenés en pouponnière, où les « pourvoyeuses » génèrent l'amour peau contre peau.

En chambre 7-B, pavillon 31 du secteur 12, ML117 se réveille, paniquée. La table lui apparaît hostile et la carte ne lui dit rien de bon. Elle bondit de son lit, la potence se renverse, l'intraveineuse est arrachée à son bras. Elle sort de sa cellule, court aveuglément. Les murs se referment, des voix l'assaillent et crient son nom, un sarrau tente de lui ravir son âme; la cage

d'escalier l'avale avant que le plafond ne s'effondre.

Le soldat en faction dans le périmètre de gestation avise une résidente en fuite entre les pavillons 31 et 33. Elle s'enfonce, affolée, dans la fabrique nuiteuse, ses pieds nus marquant d'un pas écarlate le plancher d'hiver. Elle s'arrête, porte les mains à son cœur. Le vent gonfle son murmure halluciné :

— Mon bébé, mon bébé, mon bébé...

Le soldat ne la somme pas de se rendre. Il la met en joue, puis tire. Elle s'effondre. Le sang qui gicle de la béance dans son front forme un petit cœur rouge en imprégnant la neige fraîche. La sentinelle enjambe la dépouille et poursuit sa ronde.

Le paradoxe de Himmler est un secret bien gardé : l'insensibilité et la loyauté des « créés » sont proportionnelles à l'amour maternel prodigué à la naissance, lequel les rend plus malléables et permet de façonner des soldats qui depuis toujours font la renommée de l'Ordre.

Sirine Abdallah



Ainsi naquit l'automne

Alexandre Germain

Alexandre Germain, né en 1998 en Montérégie, parcourt le Québec sous tous ses points cardinaux depuis la fin de ses études secondaires. Après avoir complété un préuniversitaire en Arts, lettres et communication au Cégep de Jonquière, il rêve secrètement d'apporter son poids dans la balance du changement à l'aide de sa plume magique et de ses quelques pages gribouillées.

Le jardin de l'éducation rayonne
Sous la flamboyante uniformisation
Les agriculteurs cultivent le maïs
Qui deviendra denrée du roi
Nul acharnement pour les pousses
Qui se distinguent des autres
Du genre orchidée ou mauvaise herbe
Un tel paradoxe entraînerait une sécheresse
En attendant...
Que perdure cette culture
Nous sommes des alliés à la nation
Que perdure cette culture
Nous sommes des alliés à la nation
Nous sommes des alliées à la nation

Pause-café

Americano, attention c'est chaud! Je déteste les noirs : un teint crème, c'est ainsi que je les aime. Ma femme parisienne en chaleur un vendredi soir, la vanille française que je préfère. Grains moulus et mal de tête, un cappuccino et c'est reparti dans le métro - latté en business! Transgression, abandonne le lait pour du Red Bull et au lieu de faire chier le caissier chez Tim Hortons avec tes trois espressos six sucres, essaye la cocaïne.

Retour au spectacle

Jimmy mon clandestin clochard tu te couches trop tard.
Fini les nuits au parc Jarry, évite de moisir avec la mort.
Jouer de la guitare à la station Crémazie ce n'est pas une
vie. Trouve-toi un emploi, à ce qu'il paraît les États-Unis
recrutent dans leur nouvelle armée de l'espace.

Jimmy lui répondit :

« Bonsoir mademoiselle, voulez-vous vous mouvoir
avec moi dans cette ruelle? Donnez-moi votre main et
je vous offre mon lendemain. Tombons ensemble dans
le gouffre de l'amour jusqu'à ce que le destin nous joue
un tour. Sème seul sur moi tes secrétassions, sali le peu
qu'il reste de ma vie. Vision opportuniste de me pousser
vers l'accomplissement de ma funeste folie... Un corps
qui se veut mort au quart de ses fonctions. Imaginons
que je me contente de cette leçon, ne serais-je ensuite
éternellement hanté par mes visions du passé? Je suis
délivré des bras de Morphée seulement pour me refouler
dans les miens, dommage que maman ne soit pas de la
partie pour me mensonger : tout se passera bien. J'ai trop
vu, adieu les sentiers battus. On m'reproche de salir vos
rues, pourtant je n'ai jamais eu de voiture et vos fast food
goûtent le cul. Garroche-moi ton p'tit change que j'me
paye des tops, c'est meilleur que d'la poutine quand je
feel pas top. C'est sûr que si on vous la rappelle pas ch-

aque jour votre soumission, qu'on vous vend l'idée que vous êtes heureux, vos vies d'asservissement vont vous paraître pas mal moins dull. Moi au moins mon quotidien ne sera plus jamais une illusion de liberté.

(Ainsi naquit l'automne)

Ahhh la première neige, une chance pour tous de recommencer à zéro!

L'enfant s'émerveille à nouveau;

Loiseau migre;

L'itinérant, lui, se pend.

Les égoïstes persistent, le pieux implose

D'innocents alliés à la nation

Privés d'une vision en prose

Mon pays ce n'est pas un pays

C'est une fourmilière.

Inaptitude innée à nourrir l'avenir

Diplômés en mécontentement

Promotion au département de l'illusion.

Enchanté meilleur des mondes!

Hilare, Huxley doit probablement se gaver de fierté

Assis là-haut à contempler sa dystopie sombrer dans la réalité.



Mayane

Nutricap

Stéphanie Michaud

Stéphanie Michaud est une jeune femme qui porte les chapeaux d'enseignante de français au secondaire, d'étudiante à la maîtrise en création littéraire et de nouvelle maman. Elle adore lire et écrire, même si, ces temps-ci, ses écrits sont souvent imbibés de vomi de bébé et de bave de chien saucisse.

Les clémentines sont en spécial à l'épicerie Bon marché. Tant qu'à y être il faudrait peut-être acheter des couches et encore de la litière. Il semble qu'elle doit toujours acheter de la litière pour Quinoa. Son chat ne fait que ça, déféquer et empester son appartement. L'odeur forte imprègne tout sur son passage malgré l'armée de chandelles fleur d'oranger et pamplemousse. Elle a beau changer régulièrement la litière, ramasser quotidiennement les boules enrobées de granules et ajouter exagérément du bicarbonate de soude au lilas, ça ne sent jamais bon. Elle a tout essayé. Cette odeur humide et collante prend ses aises dans toutes les pièces de l'appartement. Elle jette un œil sur sa liste d'épicerie. Il lui faut des framboises, des avocats et du chou-fleur, car ils sont remplis de vitamine B8. Il paraît que c'est bon pour la repousse des cheveux.

À l'entrée, le coin des plantes est inondé de cactus fleuris et d'œuillets qui parfument l'accueil de l'épicerie. Il reste un plant, à l'écart, qui a perdu ses éclats. Ses branches sont cassées, les feuilles sont ridées. A probablement déjà porté des bourgeons, mais semble trop fatigué, mal en point pour accueillir de nouvelles fleurs. Elle enfonce un doigt dans la terre. Elle est asséchée. Et si elle lui donnait une deuxième chance? Elle lui donnera de l'eau et de la tendresse en échange d'un peu d'oxygène.

Dépose la plante dans le panier. Le bébé se tourne et arrache une des seules feuilles intactes qu'il lui restait.

Elle soupire.

Ils tombent en grande quantité. Se répandent à la vitesse de reproduction des phasmes. Cet insecte que son frère élevait dans le sous-sol de chez ses parents. Une fois, un bébé phasme l'avait réveillé en marchant sur son visage. Il s'était enfui. Par un dimanche matin, il avait décidé de gambader jusqu'à la chambre d'à côté, de grimper sur les couvertures et de trotter sur sa joue.

Quand elle passe le balai, elle accumule de grosses mottes de cheveux qui se promènent comme les touffes de foin qui roulent dans les rues du Far West.

On en retrouve absolument partout : sur le plancher, dans les assiettes, sur l'oreiller, dans le bain, sur les verres.

Elle coiffe ses cheveux de la même manière. Chaque jour, les rallonges sont camouflées dans le haut de sa tête. Tentent de ramener un peu de volume, de cacher les trous épars qui prennent de plus en plus de territoire. Au fil du quotidien, la peau devient plus apparente, on voit des archipels se former. Ses cheveux se meurent et tombent en lambeaux.

Elle écarte les racines. Regarde de plus près. Observe le derrière de sa tête à l'aide d'un miroir. Le haut de ses oreilles aussi commence à se dégarnir.

Son copain entre dans la salle de bain. Elle descend aussitôt le miroir. Fait semblant de se recoiffer les cheveux et change de pièce.

Elle imagine le choc terrible que doivent ressentir les gens qui perdent tous leurs cheveux suite aux traitements de chimiothérapie. Se sent coupable. Elle devrait être heureuse, elle a un chum qui l'aime, un bon métier, un bébé en santé, pas de cancer.

Et pourtant...

Three, four, five, six, seven...

Son corps se plie et se déplie. 3 séries de 15 abdos. Suit la cadence de la coach qui dicte les mouvements sur l'écran.

Next movement. 15 jumps squats.

Au moment de se relever, le bébé agrippe ses petits doigts dans ses longs cheveux. Tire. Tire fort. Il trouve ça drôle. Il aime ça jouer dans les cheveux de sa maman.

NONNN! Lâche maman! Pas mes cheveux... pas mes cheveux!

Elle se relève. Laisse la coach continuer ses squats et s'en-

ferme dans la salle de bain. S'assoit sur le tapis. Enroule ses bras autour de ses jambes et pose son front sur ses genoux. Les épaules tressaillent. La respiration s'intensifie, les larmes inondent ses joues et son cou. Des rivières d'eau salée qui attendent de sortir depuis longtemps. Elle doit se calmer, elle le sait. Le stress de la maternité lui fait perdre ses cheveux.

Appuie sa paume sur la bouche pour amenuiser les cris. Tenter de les renvoyer dans le fond de son ventre. Là où ils devraient rester. Tapis dans la caverne comme des chauves-souris affolées.

Il hurle depuis près d'une heure. Il la mord, la pousse, se jette par-derrière.

Elle lui a enlevé sa brosse à dents.

Prendre de grandes respirations. Tente de construire une bulle autour d'elle.

Elle aimerait se bercer seule dans ce silence dont elle ignorait la préciosité. On dit souvent que l'on reconnaît la valeur d'une chose lorsqu'on la perd.

-T'en veux-tu d'autres enfants?

-Non

-Hen ouin! Comment ça?

-...

Elle serre les dents fort, encore plus fort. Elle n'arrive plus à avaler normalement. Sa gorge est nouée. Elle tente de ravalier l'eau de ses yeux en regardant de haut en bas.

À l'épicerie Bon marché, une mère fait les courses avec ses quatre enfants. Deux dans le panier, un qui pousse et un autre qui se tient juste au bout. Une belle maman rayonnante. Dans ses yeux pousse le bonheur. Elle connaît la recette. Ça semble si facile.

Les cris de son enfant la sortent de sa bulle. Il se tortille. Donne des coups de pieds. Ne veut plus être dans le panier, il préfère marcher, mais elle sait que si elle le dépose à terre, il se fauilera entre les allées et jettera tout sur son passage. Les cris sont aigus. Attirent l'attention des autres clients qui se disent probablement que cet enfant n'est pas élevé.

Sa main tâtonne le fond du sac à couches. À la recherche des biscuits miracles. Elle frôle les couches, les lingettes, un biberon, la pâte de zinc, un hochet, un thermomètre et finalement le paquet de biscuits au thé. Les pleurs s'intensifient. Il ne veut pas manger ni être dans les bras de

maman. Elle chantonne pour le calmer, lui caresse les cheveux pour le réconforter comme lorsqu'il se cogne la tête pour la énième fois. Puis, la crise commence. Il arrête de respirer, les larmes coulent, puis il pousse un cri plus fort que jamais. Un son à en cicatriser les tympans. Les clients l'observent, froncent les sourcils. Leurs enfants à eux ne faisaient pas de crise dans les magasins.

La sueur perle sur ses tempes, ses mains tremblotent. Son crâne lui démange. Fait demi-tour, elle reviendra une autre fois.



Sirine Abdallah

Sirine Abdallah



Dégénérescence

Jessica Dufour

Jessica Dufour est étudiante au certificat en création littéraire à l'Université Laval. Passionnée des arts et du langage, elle est diplômée en littérature, communication et linguistique. Œuvrant dans le domaine de l'alimentation sauvage, elle erre entre Vancouver et Québec. Elle se réveille la nuit pour écrire des poèmes qu'elle partage sur les réseaux sociaux (@jessdesica).

Assassiner l'idéal
Une fois par mois
Comme on avorte

Déléguer la gestion de mes cellules
En crise existentielle
toutes les deux secondes

Je ne suis pas de ce monde
En parallèle de ma vie
Recroquevillée sous un dôme d'ombre

Mes pensées en constellation

Abri temporaire
Quand il pleut des cadavres

La nuit j'esquisse
L'utopie des maisons

J'abats les murs de glace
De tous ces habitats
Qui n'ont pas su s'appeler refuge

J'assiste au défilé
des silhouettes vides
des souvenirs qui s'égrainent

Mon enfance n'a jamais eu lieu

Je fabule des époques
Où j'aurais pu exister

Rêve
De gratter mon écorce
Et que la sève jaillisse
Dans un feu liquide

L'explosion d'un barrage

Mais il est
Toujours
Trop tard

Je nourris des fantômes
Au bouche-à-bouche
Leurs aspirations fibreuses
Font trembler mes paupières

Mon reflet
Effacé des fenêtres
J'oscille
 entre le clair
et l'obscur
 des organes

Mes monstres intérieurs
Sortis de l'incubateur
Pour démembrer mes certitudes

Je serai amas de chairs
Découpée en lanières
Au rasoir de leurs griffes

Après les plaintes muettes
L'engourdissement

Mes jours sont les hivers infinis du nord

Aucun dévoilement
Au-delà de la noirceur

Le cirque des exploités

Tristan Bélanger

Ce sont les onze ans de pratique de violoncelle qui ont forgé l'amour de Tristan Bélanger pour le monde des arts. Après avoir complété sa formation en Cinéma et Création du Cégep de Sainte-Foy, il s'est tourné vers la création littéraire, dans le but d'améliorer son écriture de scénario. À sa grande surprise, il s'est découvert une passion pour l'écriture de fiction, qui avait brièvement émergé à ses douze ans. Comme quoi, les passions d'enfance veulent parfois dire quelque chose.

Laura tend son bras ganté vers la table. Elle glousse en prenant avec soin sa petite tasse de thé :

-Je vous croyais plus sérieux, Jean-Louis.

-Tout homme se doit d'être sérieux, mais ce ne sont pas tous les hommes qui comprennent l'importance d'avoir un bon sens de l'humour, quand l'occasion se présente.

-Moi oui.

-Un bon sens de l'humour, en effet. Buvons à cela, très cher.

Les deux amants lèvent leur fine porcelaine et entament leur gorgée sans jamais quitter le regard de l'autre. Le ciel dégagé et la lumière chaude du soleil leur permettent d'avoir une vue imprenable sur les bas quartiers à partir de la terrasse de leur demeure. L'incroyable manoir surplombant ces rues pleines d'usines à moitié fonctionnelles et de taudis sur le point de s'écrouler est plein à craquer de serviteurs, cuisiniers, femmes de ménage, valets...

- Accepteriez-vous de m'accompagner au cirque, ce soir, ma belle Laura?

- Ce soir? Vous me demandez cela bien tard... J'ai un horaire chargé, vous savez?

- Mille excuses, je ne voulais pas vous bousculer... J'oublie parfois que les fins d'années sont toujours bien occupées, dans votre famille.

Elle relance son rire charmant.

- Oh, Jean-Louis, bien sûr que je veux m'y rendre avec vous. Il n'y a pas que les hommes qui sont capables de plaisanteries intelligentes.

- Vous m'avez bien eu, madame, s'incline Jean-Louis.

- Mais il est vrai que les Baker n'ont pas la vie simple, avec toutes ces usines à entretenir, à surveiller...

- C'est bien vrai. Si seulement ils pouvaient arrêter cette pagaille, en bas, soupire-t-il en jetant un coup d'œil hautain aux rues plongées dans un smog constant.

- Mais alors ma famille n'aurait plus de revenus, s'ils vous écoutaient.

\$ \$ \$

Des enfants aux vêtements en lambeaux courent aux abords du fleuve noir charbon, saturé de produits chimiques évacués par la forêt de cheminées sur la rive opposée. Les vagues luisent dans les rares rayons de la pleine lune. La main sur leur revolver Baker, plusieurs mercenaires gardent l'entrée d'un large chapiteau, dans la marina. Le pilote de Jean-Louis se tient aux côtés des jeunes riches, fusil à pompe à la main. Les yeux injectés de sang des toxicomanes fixent le couple. Le peuple sale de suie évite de s'approcher d'eux. Les souliers de sortie déjà pleins de crasse soulèvent la poussière grise à chaque contact avec la pierre décrépie.

On assoit Jean-Louis et Laura aux premières loges.

Quatre mercenaires veillent évidemment à leur sécurité, ainsi que le chauffeur. Les quelques prolétaires qui s'installent sur les bancs plus hauts secouent leur foulard, leur veste et, chez de rares plus aisés, leur chapeau. L'auditoire tousse, se mouche et respire difficilement. Laura, vêtue d'une somptueuse robe bleue, illumine le gris des visages et l'orange brûlé des obstacles circassiens. L'assistante retient son souffle, heureuse du moment de répit qu'on leur offre en échange de quelques pièces.

Mais rien ne se produit. À l'arrière-scène, on entend jurer, puis crier. Un tir de fusil donne le signal à la vingtaine d'hommes et femmes armés de couteaux qui percent la grande bâche de l'extérieur avant de se jeter sur le jeune couple et les autres spectateurs. Laura, paniquée, serre le bras de Jean-Louis, qui l'aide à se baisser en dessous de leur siège privé.

-Traîtres! Vous gaspillez votre or à des activités futiles, au lieu d'aider vos concitoyens à faire vivre leur échoppe, leur famille! Vous...

La dénonciatrice est arrêtée bien assez vite : le shrapnel déchiquète l'entièreté de son visage. Le pilote rugit lorsqu'il voit la vieille femme s'écraser au sol, la bouche encore ouverte.

Les lames volent dans toutes les directions. Peu à peu,

le carnage cesse. Des cadavres gisent partout sur le plateau central, dans les rangées, dans les fissures du chapiteau, à la sortie. En sortant de son abri, Jean-Louis aide sa fiancée à se relever. Tremblante, elle tend le doigt vers le massacre : un couteau d'assaut Baker traverse de part en part le cou d'un des mercenaires morts. Le couple se tourne vers les corps des pauvres. Tous ont leur élégant poignard Baker dans leurs mains crispées. Laura échappe un gloussement et Jean-Louis pouffe, avant de s'esclaffer. Au milieu du sang et des tripes, les amoureux sont morts de rire.

Préparez-vous pour l'apocalypse

Roxanne Trinque

Roxanne est une ancienne étudiante du programme Arts, lettres et communication – Profil cinéma. Elle poursuit maintenant son parcours à l'Université Laval dans le baccalauréat en études littéraires, un programme qui lui donne l'opportunité d'explorer et de découvrir des genres littéraires. Ceux-ci lui permettent de s'exprimer par son amour des mots.

Chaque jour te plonge dans un quotidien impénétrable qui ne te laisse que peu d'espace pour respirer. Les inspirations se raréfient tandis que l'oxygène réussit de peine et de misère à se faufiler à travers ton esprit embrumé par les vapeurs de l'alcool. Quel est ton but ? Nul ne le sait. Ton destin ? Inexistant. L'avenir nous a quittés depuis longtemps.

Pourras-tu un jour te réveiller de ce monde infernal, rempli de misères et d'inquiétudes ? Difficile maintenant que tu n'es plus qu'un robot, qu'une part de cette marée d'automates perdus dans cette réalité crue qui refuse de changer, qui refuse de croire, qui refuse d'espérer.

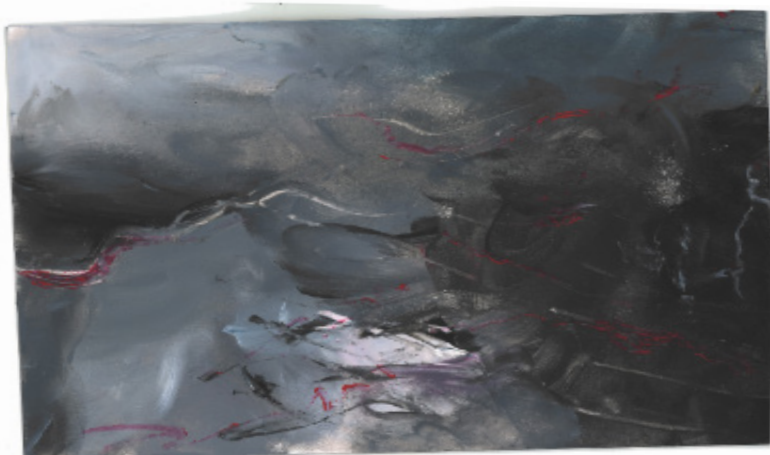
Les zombies qui te gouvernent représentent tout l'esprit conservateur nécessaire à l'écrasement du nouveau. Il est maintenant impossible d'en terminer avec ce système de marionnettistes par trop usé, par trop réutilisé. Impossible pour toi de grandir, de bâtir un avenir meilleur, de te révolter contre l'autorité, de te rebeller, de sauver le monde. Tu es incapable. Incapable de sortir de ton anesthésie et de ton ignorance volontaire. De cesser de boire, de sniffer, de te divertir, de veiller, d'accepter ton quotidien hypnotisé par tes écrans. Écrans qui t'aveuglent et qui t'empêchent de te battre, de sortir dans les rues, de manifester. De toute façon, l'avenir, qu'est-ce que tu en as à foutre ? Le gouvernement ne cèdera jamais, ne

t'écouteras pas, n'est-ce pas ? Le point de non-retour est déjà derrière toi. Toi, la jeunesse. Toi, la relève. Bonne à rien. Tu redoutes le changement parce que tu ne veux pas te sentir concernée par ces problèmes. Tu vas les ignorer jusqu'à ce que ton corps se liquéfie dans les entrailles terriennes au profit des fausses croyances environnementales. Tu souhaites oublier, te dire que ça n'arrive qu'aux autres, mais détrompe-toi. Il n'existe plus de carré de sable assez épais pour te fourrer la tête dedans et te distraire des conséquences de tes actes. Le sort de la planète te concerne tout autant que les autres et ton inaction te transportera vers un univers cauchemardesque. Crois-moi sur parole. Ou pas.

Tout est noir, l'électricité n'est plus. Tu vis sans lumière, sans eau courante, sans internet, sans télévision, sans réseaux sociaux, sans téléphone, sans ordinateur. Sans lit, sans four, sans laveuse, sans sècheuse, sans réfrigérateur, sans congélateur. C'est moins drôle, maintenant, n'est-ce pas ? Ce n'est pourtant qu'un début. Il n'y a plus de chez-soi, plus d'essence, de voitures, d'autobus, de taxis, d'avions, de voyages. Plus d'épiceries, de boutiques, de restaurants, de bars, de casinos, de cinémas, de musées, de théâtres, de spectacles, de journaux, de livres, de musique. Eh non, ce n'est toujours pas terminé. Plus d'humoristes, de comédiens, d'écrivains, de peintres, d'avocats, de pompiers, de policiers, de 911, d'hôpitaux, de

médecins, d'ambulanciers, d'enseignants, d'éducation, de lettres, de culture. Une vie sans imagination, sans espoir, sans contacts, sans réalité, sans Québec, sans Canada, sans Amérique, sans continents. Sans terre, sans planètes, sans lune, sans étoiles, sans soleil.

Ce monde apocalyptique te plaît ? À moi non plus.



Sirine Abdallah

La dette

Texte coup de coeur

Hélène Laforest

Hélène Laforest vit à Longueuil. Après ses études en littératures de langue française à l'UdeM, elle a fait paraître des nouvelles dans plusieurs revues, dont Brins d'éternité et Le Sabord. Son premier roman, Bois dormant, a été publié en mars 2019 aux Éditions Prolepse. Elle fait également partie du collectif « Roche, papier, ciseau! », au sein duquel elle met au monde des zines colorés. Mais plus sérieusement, elle adore passer du temps avec des minets et des semblables, se perdre dans la nature et manger des dumplings de toutes sortes.

À l'aurore, lorsque Karamella se lève, se déterre de ses draps, elle se retrouve dans un monde transformé, renversé, métamorphosé. Plongée dans des rêves longs de quelques années, elle a tout manqué du tumulte, du soulèvement, du retournement de l'ordre d'antan.

Pour déjeuner, elle ne mangera plus d'œufs, de jambon, de toasts beurrés. Pas plus qu'elle n'avalera de thé. Une dose d'étranges granules à l'odeur herbeuse a été déposée dans un bol sur la table. Pas sa table. Pas son bol. Pas sa demeure. Elle songe *peut-être m'a-t-on logée, protégée*. Elle se détend. Un bref moment passe. Zen, elle formule de belles pensées sur la bonté. Sauf qu'elle se met à penser *peut-être m'a-t-on enlevée, enfermée*. Elle verse dans son bol des larmes douloureuses.

L'état du monde est nettement plus grave qu'elle se le représente. Les mouffettes, les loutres, les buffles, les zèbres, les ânes, les léopards, les lézards, les orangs-outans, les poules, les moutons, les rats, les tortues, les perroquets, les ours, les marmottes, les éléphants, les hyènes, les serpents et tous les autres représentants de la faune se sont rassemblés, se sont soudés. L'ensemble des bêtes gouverne la planète, a su soumettre les hommes, les fouler sous leurs pas lourds. Ne reste plus que trente-sept hommes, une peuplade subordonnée, surmenée, domptée, vouée à leur per-

mettre de bouffer, à payer jusqu'à la mort sa dette envers elles.

Quatre lynx, alertés du retour de Karamella dans le monde réel, entrent pour s'emparer d'elle. Elle n'a pas mangé son seul repas de la journée. Dommage pour elle.

Elle part pour l'entrepôt, où elle emballera et enverra, en un flot perpétuel, pour de longues années sans jour, de nombreux paquets d'abats, d'organes, d'ossatures vers des antres, des refuges de toutes sortes. Des lustres passeront avant qu'elle se retrouve auprès d'un semblable, avant qu'on amène à l'entrepôt un homme fané, terne, harassé, gaffeur, lourd, qu'on fera abattre deux jours plus tard et que Karamella enveloppera élégamment pour un loup.

Dans d'autres zones, des hommes et des femmes font pousser des légumes, du blé, de l'orge, du tournesol, toutes sortes de végétaux, et les transforment en moulée, pour eux-mêmes et pour le peuple en général.

Un tel sort n'est pas à redouter pour les enfants. Toute grossesse est outrage et mène, sans débat, à une mort prématurée pour la mère et le fœtus. À long terme, les bêtes sauront se passer des hommes; elles ne veulent pas dépendre d'eux. En attendant, on se régale de tant de savoureux automates, totalement dévoués, dressés

préalablement, par eux-mêmes, pour l'ouvrage le plus éprouvant.



Sirine Abdallah

San Francisco, 2019

Aude Meunier-Rochon

Aude Meunier-Rochon fait une maîtrise en littérature, ce qui lui laisse peu de temps pour en écrire. Parfois, elle trempe un orteil dans la création, d'autres fois dans l'eau glacée de la baie de San Francisco ou du fleuve Saint-Laurent. On la reconnaît par ses pantoufles en cochon et par les cernes qu'elle s'afflige en acceptant de participer à trop de projets en même temps.

Partout était l'enfer. D'un côté, les flammes, et de l'autre, les damnés. Le soleil s'élevait au-dessus des montagnes qu'il faisait brûler. Ses poumons, comme les miens, n'étaient que fumée. Nous peinions à nous apercevoir dans le trop-plein de gris. Pourtant, la plage restait d'une blancheur inouïe : sur moi se déposaient les cendres.

Le ressac des vagues de la baie était étouffé par le bruit des passants et des touristes dont les paroles rebondissaient sur la houle. On parlait de ponts, de poissons et de musées avec des intonations venant de tous les continents. Les mêmes conversations se répétaient inlassablement, la vacuité du plaisir s'échappant de toutes les lèvres. Peut-être les nuages étaient-ils composés de ces mots et la cendre qui en tombait, des syllabes que je devais recomposer ? Moi aussi, j'étais ponts, poissons et musées. Je pouvais rester là, devenir un de ces grains de sable trop blancs qui regardaient l'incendie se propager sur les montagnes, sur l'eau et sur les peaux tannées. Je n'avais qu'à pénétrer le néant de l'extase aveugle, me laisser enterrer par les cendres et m'oublier sous le zénith.

Mais je descendis la côte. Le soleil se dérobaient derrière les grands édifices dans un cruel jeu de cache-cache. Les rayons espiègles étaient parfois reflétés par une vitre, réchauffant momentanément l'atmosphère stagnante avant de disparaître de nouveau. Par leur jeu, ils m'in-

timaient : « Ici, ce ne sont plus les sommets que nous incendions; les cœurs se glacent de notre absence. Parfois, un visage réussit à nous trouver, mais nous ne faisons que mieux montrer sa misère. » Puis, les yeux des marcheurs montaient vers le ciel et captaient une de ces lueurs, révélant leur apparence vitreuse.

J'étais de l'autre côté de l'enfer, là où à chaque coin de rue se montraient les maudits. Leurs plaintes habitaient l'air, tout aussi étouffantes que la fumée. Les gémissements s'atténaient lorsqu'une aiguille pénétrait la peau flétrie de ces fantômes prématurés et qu'enfin, sur leurs lèvres s'affichait le sourire d'une conscience qui quitte le monde. C'était un moment d'extase pendant lequel il leur était impossible de monter la rue; la chute brutale rendait l'effort d'autant plus difficile. Voilà pourquoi les riches vivent au sommet : la misère ne saurait les atteindre.

Entre la douleur d'être que je sentais dans les cris et le soulagement exprimé par les soupirs, un murmure. San Francisco a déjà été belle, tu sais. Oui, elle l'est encore. Mais elle est aussi infiniment triste. Un jour, des Hommes se firent Verbe et de leur langue d'or naquit un nouveau monde. L'ombre que projetaient leurs châteaux, toujours plus grands, toujours plus hauts, me révélèrent que tout n'est que misérables sourires.

Peut-être que le bonheur qu'on m'avait vendu n'était qu'illusion, mais la plage trop blanche me le faisait oublier. J'étais un filet à cendres et je propageais moi aussi cette vision trompeuse en empêchant les flocons noirs de se mêler au sable. Mais j'étais trouée. Aujourd'hui encore, la poussière passe en moi et se répand là où mes pieds se posent, me rappelant que partout est l'enfer.



Sirine Abdallah

Flocons en vacances

Evelyn Gosselin-Mercure

Nom : Gosselin-Mercure, prénom : Evelyn, passe le plus clair de son temps au bar ou à dormir. Rarement aperçue sur le campus de l'université, mais étudie en littérature par défaut de pas trop savoir quoi faire dans vie.

Autour de moi les femmes se dévêtissent devant la mer qui vient hâtivement lécher leurs pieds. Le sable grimpe sur leurs mollets brunissant et elles font un avec la plage. Les plantes de leurs pieds déploient des racines qui pénètrent la croûte continentale pour aller frencher le noyau interne. Les tiges, ovules, sépales, accouchent des pétales imbus de chloroplaste qui croisent les rayons lumineux.

Le soleil déchire ma peau en lambeaux cicatrisants. J'en-voie chier mon parasol qui veut juste pas s'installer comme du monde. Si j'étais juste restée chez moi, si je pouvais juste fucking comprendre que j'aimerais jamais les criss de beach day à Marilyn. Esti d'épaise sérieux.

Si j'mange mon paquet de cigarettes live j'crèverais à terre en vomissant pis tout l'monde autour de moi garderait la tête haute, les pieds dans l'eau et, conséquemment, dans mon rejet intestinal.

Robots d'été.

Mais l'été finit pas et je vis dans un cauchemar de Co-ors sur les plaines, de reines de beach club. Mes aisselles n'ont plus de sueur à donner. Je suis une tomate séchée. La sorte dégueue qui goûte trop la poussière des étagères qui tombe dans mon lac d'huile cheap du Provigo. Tout l'monde vient m'violer avec la cuillère en plastique criblée

de microbes. Tout l'monde me veut pour leurs pique-niques improvisés sur leur patio limoulois ben trop p'tit pour m'accueillir.

Ils étaient tous contents à l'idée d'avoir une longue saison chaude. Ils ont construit un troisième lien. Maintenant il y en a mille. Plus jamais personne va chialer qui « fait ben frette caliss. » Les caquistes ont enfilé leurs bikinis et leurs casques de construction et ils ont fait le tour de notre patrie en crachant du ciment dans les arbres.

J'attends la neige depuis dix ans. J'attends que l'hiver vienne déshabiller les arbres à chaque année. J viens me planter sur le bord du fleuve le 21 décembre et à chaque année le soleil me crie dans les yeux et je deviens de plus en plus aveugle.

C'est pas mon Québec.

Je conserve les mitaines que ma mère m'a tricoté sous mon lit dans une boîte cadenassée. De temps en temps je m'accroupis humblement, pousser les montagnes de poussière qui dorment sur mon plancher, me rendre à mon trésor. J'enfile la construction de laine sur mes mains bronzées pour les porter à mon visage. Elles sentent encore mouillé.

Je rentre avec mes frères en rigolant. On vient de faire le

plus grand bonhomme de neige de l'histoire. J'avais peur moi cette année d'avoir un Noël vert. Les flocons ont pris leur temps à pointer leur nez. Peut-être qu'ils étaient bien en Floride. Des fois le Sud ça fait du bien. Même aux flocons. Ils ont l'air bien reposés en tout cas. Assez reposés pour se coller ensemble et faire la plus belle statue de glace dans ma cour. Maman nous dit de mettre nos mitaines sur le calorifère. Je vais les oublier là jusqu'à la prochaine tempête. Quand on va les reprendre Robin, Leo et moi, elles vont être toutes chaudes, elles vont sentir notre bonhomme de neige. Dans mes mitaines j'ai mille bonhommes de neige. Quand j'avais être grande j'avais écrire ça sur mon C.V. : Architecte de flocons.

Je fais des boules de neige avec la glace dans mon congélateur. Munitions dans ma glacière je cours à la plage et j'étouffe à coups d'hiver leurs châteaux de sable. Les bonhommes de neige en floride auront peut-être la force de revenir quand ils me verront aux nouvelles.



Mayane

Remerciements

L'équipe du Lapsus remercie toute personne ayant supporté de près ou de loin l'incroyable projet qu'est cette revue. Nous remercions la confiance, la participation et l'encouragement de chacun d'entre vous. Merci également aux lecteurs, vous êtes notre plus grande motivation. En espérant que cette édition vous ait apporté un baume dans ce contexte de pseudo fin du monde. Nous tenons à remercier l'Association des artistes de l'Université Laval pour les magnifiques chefs-d'œuvre.
Vive l'art!

Pour soumettre un texte ou contacter l'équipe du Lapsus,
écrivez-nous à
lapsus@lit.ulaval.ca

